

Angela Biancofiore

La ville planétaire et la mutation culturelle

in Actes du colloque *Poétique, esthétique, politique de la ville*, sous la direction de Pascal Gabellone, Presses universitaires de Montpellier III, 2007, p. 215-226.

*A Jean Olivier,
étrange habitant de l'île de Garrigue...*

"Ce qui compte, c'est que nous sommes au début de quelque chose" : en 1990 Gilles Deleuze écrivait ces mots¹, car il pouvait percevoir *une mutation en acte* dans les formes de domination, à l'époque du capitalisme de la *surproduction* et de la *délocalisation*. A travers ses dernières réflexions, il est amené à observer un changement dans les modes de la reproduction sociale et dans l'organisation de la vie des communautés humaines.

La ville devient le lieu crucial où ces transformations prennent forme et se concrétisent en de nouveaux rapports sociaux, en de nouvelles formes d'existence.

Existe-t-il un rapport entre les premières formes d'installation de la communauté humaine qui se construit des abris, qui organise sa vie collective et *l'espace commun* des métropoles contemporaines ?

Un long itinéraire nous conduit du *temenos, sillon originare*, périmètre dans lequel s'inscrivent les fondations de la ville à venir, jusqu'à la *ville planétaire*, marquée par la révolution des télécommunications: nous allons ainsi poser des questions concernant les nouvelles formes d'organisation de l'espace urbain à l'époque de la *mutation culturelle*.

Félix Guattari avait anticipé le temps présent car il pensait à une ville future où les citoyens seraient soumis à un contrôle total puisqu'un ordinateur pourrait repérer la position de chacun:

"Il n'y a pas besoin de science-fiction pour concevoir un mécanisme de contrôle qui donne à chaque instant la position d'un élément en milieu ouvert, animal dans une réserve, homme dans une entreprise (collier électronique). Félix Guattari imaginait une ville où chacun pouvait quitter son appartement, sa rue, son quartier, grâce à sa carte électronique (dividuelle) qui faisait lever telle ou telle barrière; [...] ce qui compte n'est pas la barrière, mais l'ordinateur qui repère la position de chacun, licite ou illicite, et opère une modulation universelle"².

¹ *Pourparlers*, , Paris, Minuit 1990-2003, p. 246.

² Deleuze, mai 1990, *Ibidem*.

Le *rite de passage* dans nos villes est souvent marqué par les portails électroniques, le citoyen passe à travers une barrière qui détecte et analyse son corps et tout ce qu'il transporte: dans les aéroports, dans les centres commerciaux, dans les bibliothèques, dans les musées...La ville contemporaine développe ses moyens de défense contre les attaques terroristes, contre l'immigration clandestine, donc l'aéroport, ultime frontière de la ville, se transforme en "fort", sorte de nouveau rempart qu'il faut défendre et protéger méticuleusement. Le but est celui de détecter la présence d'armes ou de tout trafic illicite, déterminer quel type d'individu pourra bénéficier de l'accès à la VILLE.

La *ville planétaire* est une *forme dominante* extensible désormais à toute la planète qui vit en "temps réel" grâce aux nouveaux moyens de communications. Le type humain *dominant* est blanc et urbanisé. La métropole endémique, cette *ville-monde*, est reliée à d'autres villes; un réseau inter-urbain abolit l'espace intermédiaire: Montpellier-Paris en TGV en trois heures, il n'y a pas d'arrêt intermédiaire. Du moment où l'être humain abolit le trajet, *il abolit, en quelque sorte, l'horizon*.

La *métropolitique*, néologisme créé par Paul Virilio, est le résultat de *l'unicité de temps* mondial des télécommunications instantanées, la *métropolitique* est "destinée à accroître encore l'impact des réseaux de villes sur les campagnes, concentrant ainsi l'unicité de temps du déplacement inter-urbain au détriment de l'unité de lieu de l'intervalle rural"³. Si les frontières de la ville deviennent de plus en plus imprécises, car la ville s'étend sur la périphérie ou englobe son agglomération, les notions de *centre* et de *périphérie* perdent progressivement leur signification.

Grâce aux nouvelles technologies, le LOINTAIN devient plus important que le PROCHE, l'autre qui est à proximité est dévalorisé, il suffit de penser à l'utilisation du courrier électronique ou du "chat", dialogue en "temps réel" qui, comme disait une publicité cynique, offre l'avantage de "*vous isoler parmi vos proches*".

La présence lointaine et *discrète* amène à un refus d'une communication immédiate, physique, avec mon prochain qui m'interpelle *autrement*.

Le lieu de rencontre n'est plus la place publique, mais le "*forum*" internet, le mot utilisé fait allusion à un élément de premier plan au coeur de la ville ancienne. Si l'humanité

³ Paul Virilio, *Vitesse de libération*, Galilée, 1995, p. 100.

se rencontre sur les écrans, et précisément l'humanité heureuse qui a le privilège de l'accès à internet, la vie de la ville subit et va subir des transformations radicales:

- *Le télé-travail*: la concentration des masses dans les milieux urbains pourrait se révéler à long terme inutile car le travail pourrait être effectué partout.

- *L'abolition de l'unité de lieu*: en 1928 déjà Paul Valéry écrivait *La conquête de l'ubiquité*, annonçant les progrès techniques d'aujourd'hui, en particulier la possibilité de diffusion d'œuvres musicales à travers la radio dans le monde entier.

- *L'unicité de temps* caractérise les échanges dans la ville postmoderne, car tout est plongé dans un présent éternel. Ville anhistorique, où l'on perd progressivement l'idée de diachronie au profit d'une actualité écrasante.

Les nouveaux systèmes de communication sont de formidables moyens de contrôle car non seulement *l'espace urbain* mais aussi *l'espace domestique* est soumis à une haute surveillance, notamment grâce à internet.

Au niveau économique, une grande partie de la *production* est reléguée dans le tiers monde, la ville vend des services, une entreprise peut se réduire à des gestionnaires.

Les villes ouvrières se vident, sont transformées ou elles sont détruites car elles sont le vestige d'un monde révolu.

Les loisirs aussi subissent des transformations: les théâtres, les cinémas sont moins fréquentés par le citoyen-consommateur qui préfère souvent "rester chez lui" grâce aux nouvelles machines de l'industrie des loisirs, comme par exemple l'"home cinema". Certains lieux qui une fois avaient une importance capitale dans les villes sont à présent dépeuplés, même les stades, dans certains pays, n'ont plus de spectateurs car les chaînes de télévision peuvent acheter à l'avance les droits de télétransmission et même les billets d'entrée.

Nous sommes vraiment loin du théâtre à ciel ouvert de la *polis* grecque qui pouvait accueillir TOUS LES CITOYENS: c'était le cœur de la ville ancienne où les grands auteurs tragiques mettaient en scène le *devenir du mythe dans l'histoire*. Le rituel de la tragédie permettait de comprendre les *transitions culturelles* que la communauté traversait, comme dans le théâtre d'Eschyle : l'*Orestie* annonce la naissance de la démocratie et des lois écrites et, par conséquent, l'abandon de la loi du talion.

L'architecture de la ville change aujourd'hui: les centres commerciaux acquièrent un rôle de plus en plus croissant, il ne se situent pas au sein des villes, mais souvent dans des banlieues jalonnées de ronds-points, au milieu de hangars abritant différents types de marchandises.

Le décor urbain auquel nous sommes confrontés tous les jours est souvent dominé par la laideur, sans aucun critère architectural, car souvent l'idéologie de l'architecture est soumise aux programmes de développement dictés par les intérêts économiques. L'architecture répond en quelque sorte à l'intérêt des entreprises qui manifestent leur vouloir dans les diverses communes. *L'art* dans le décor urbain ne fait que masquer la crise de l'architecture contemporaine (voir la "belle sculpture" à côté de la Faculté de Sciences de Montpellier dénommée par la voix du peuple la "saucisse et le donut").

Lorsque les façades des bâtiments n'arrivent pas à nous convaincre, lorsque l'on ressent, dans l'espace urbain, un mensonge comme s'il s'agissait d'un décor de théâtre, cela veut dire, comme l'écrivait Simmel dans un essai sur Venise, que *le sens vital n'appartient plus à ces formes*. Une *architecture sans vérité* n'arrive plus à exprimer ce lien profond unissant *style architectural* et *institutions*: je me promène dans le quartier d'Antigone à Montpellier, réalisé par l'architecte catalan Ricardo Bofill, j'éprouve un sentiment de malaise dérivant du mensonge inscrit sur ces façades ou dans ces places aux noms "néo-antiques": *Place du nombre d'or...*

Le cœur de ville perd son rôle premier, central, et le centre de la ville est nulle part. Le centre n'a plus besoin d'exister dans une société qui construit, à côté des routes, de véritables *autoroutes de l'information* et de la communication puisque la visioconférence va bientôt rendre inutile, dans plusieurs cas, les déplacements.

Le *cœur de ville* devient monument historique à protéger, il est proclamé, comme par magie, "*Patrimoine mondial de l'humanité*". Erri De Luca dénonce cette vaine attribution de titre "honorifique" à sa ville natale, Naples:

La nouvelle n'est pas réjouissante: l'UNESCO, organisme collatéral des Nations Unies, aurait l'intention de déclarer Naples "patrimoine mondial de l'humanité". Une si pompeuse qualification [...] me paraît dépourvue de sens: ou bien on est déjà un patrimoine et ce depuis longtemps, ou bien il n'y a rien à faire et il n'y a pas de proclamations qui tiennent. L'humanité ne se laisse pas refiler des patrimoines sans nécessité absolue, elle n'est pas avide mais dissipatrice et elle a volontiers envoyé au diable des civilisations tout entières, peuples, religions, langues et leurs capitales, bourgs, faubourgs et agglomérations voisines. Ou bien Naples, ce que je crois, a déjà pénétré dans les yeux et les ventricules du monde, ou bien ce ne sera pas le tiède honneur d'un tampon ONU qui l'y fera rentrer⁴.

La question posée par l'écrivain italien est actuelle et éternelle à la fois: si une ville a résisté aux intempéries de l'histoire, guerres, tremblements de terre, épidémies, etc., ce n'est pas une

⁴ *Rez de chaussée*, [1995] Rivages, 1996, p. 21.

institution vide, un WWF de l'ONU à pouvoir la sauver. C'est le début de la fin: lorsque l'on veut protéger une ville-monument cela veut dire qu'il est déjà trop tard pour la sauver.

La seule manière de "sauver" une ville est la création et le maintien d'un lien fort entre espace politique et territoire, entre valeurs culturelles et architecture, entre le style des bâtiments et les institutions qu'elles représentent, mais surtout entre les citoyens et leurs représentants institutionnels.

Formes de la continuité entre la ville moderne et postmoderne

Il existe une certaine continuité entre *moderne* et *postmoderne* dans la réflexion sur la ville au cours du XXe siècle. Les écrits de Paul Valéry, de Georg Simmel, de Walter Benjamin abordent avec une clairvoyance extrême les questions essentielles qui seront par la suite développées par Fredric Jameson, Manfredo Tafuri, Paul Virilio, Jean Baudrillard.

La ville moderne, selon Simmel, est le lieu du cynisme et de l'indifférence, où la loi du marché s'installe définitivement. La grande ville est le lieu spécifique des "mouvements du flux monétaire"⁵.

Un changement dans les habitudes perceptives conduit à la transformation de l'habitant des villes, l'homme métropolitain, qui est caractérisé par son *indifférence*. Selon Tafuri "L'intensification de la stimulation nerveuse provoquée 'par la multiplication d'images changeantes, la discontinuité intense perçue d'un seul coup d'œil, la puissance inattendue d'une impression soudaine', représentent pour Simmel des conditions nouvelles qui déterminent le *comportement blasé* chez l'individu métropolitain, "homme sans qualité" par définition, indifférent aux valeurs"⁶. Simmel précise la raison de cette indifférence qui est, selon lui, liée à l'économie de l'argent:

"L'essence du comportement blasé c'est l'insensibilité à toute perception distincte; cela ne veut pas dire que les objets ne sont pas perçus, comme dans le cas d'une insuffisance mentale, mais plutôt que la signification et la valeur différente des choses, et par conséquent les choses elles-mêmes, sont perçues comme non essentielles. Elles apparaissent à l'individu blasé comme sur un plan uniforme et dans une couleur opaque; aucun objet ne mérite la préférence sur un autre: cet état d'âme est le reflet subjectif et fidèle d'une intériorisation totale de l'économie de l'argent".⁷

⁵ *Die Grossstädte und das Geistesleben, Grandes villes et vie spirituelle*, Dresde, 1903, publié dans *Brücke und Tür*, Stuttgart, 1957.

⁶ Manfredo Tafuri, *Projet et utopie*, Paris, Dunod, 1979., p. 73.

⁷ *Ibidem*, p. 73-74.

L'espace métropolitain comporte une *révolution dans la perception*, à cause de la stimulation intensive du sujet (ce phénomène a trouvé son expression artistique dans le *futurisme*, entre autres). Cette modification de la perception n'a fait que s'intensifier jusqu'à l'époque actuelle qui est dominée par la réalité virtuelle. Le virtuel produit une nouvelle sorte de pollution: *la déperdition du réel*.

Jean Baudrillard aborde cette question essentielle dans son essai *Le Pacte de lucidité ou l'intelligence du Mal* (Galilée, 2004). L'ailleurs n'existe plus, Valéry l'avait bien annoncé avec la fin des terres inconnues, toute la planète est désormais à portée de main, il y a un risque de réduction de tout l'imaginaire car *tout est visible* (jusqu'aux excès de la Télé réalité). Mais le *virtuel* ne pourra pas remplacer totalement l'*événementiel* car il y a en nous "un immense désir d'événement" (Baudrillard). Il y a un grand décalage entre le développement abnorme des moyens de communication et le contenu de l'information transmise qui souvent n'est pas à la hauteur des moyens de transmission. Devant le *désastre* des apparences sensibles au profit du *faux jour* de l'univers virtuel nous devons retourner à la source du "signe" et refuser toute communication réduisant le signe à simple signal (comme dans le slogan publicitaire, par exemple). Une lutte est engagée entre *expression* et *communication*: en 1965 Pier Paolo Pasolini l'avait déjà annoncé dans son *Diario linguistico* (par la suite publié dans le volume *Empirismo eretico en 1972*); les formes de l'expression cèdent de plus en plus le pas à des échanges dominés par les lois de la communication.

L'habitant des villes sera confronté de plus en plus avec une autre question capitale: l'absence de rue. *Nous vivons de manière plus ou moins consciente une absence de rue et une absence d'horizon*. A cause du développement des faubourgs au XIXe siècle, Franz Mehring déclarait déjà en 1912: "Je ne puis dire à quel point l'absence de rue me pèse" ⁸.

Il existe des villes où le passant ne trouve plus sa place, où souvent *la route a remplacé la rue*. La vitesse du déplacement contribue à une sorte de *désertification du paysage*. Cette violence exercée sur l'appréhension de notre horizon est bien identifiée par Virilio: "Jamais assez lisse, jamais assez désertifié, l'élément solide de la surface terrestre paraît désormais trop contraignant pour l'accélération des transports" ⁹.

⁸ "Die Neue zeit", 1912, in Virilio, *Ville panique*, Paris, Galilée, 2004, p. 21.

⁹ *Vitesse de libération*, p. 103. Virilio souligne la question du vitesse du trajet et de la conséquente désertification du monde: "De fait, la lente miniaturisation des proportions de l'habitat terrestre, par l'accélération permanente de tous les trajets, est une forme insidieuse de la *désertification du monde*, une forme généralement perçue comme un "progrès" à la fois technique et politique qui rapprocherait

En décembre 2005 Franca Rame et Dario Fo manifestent à Turin avec 50.000 citoyens contre le train à grande vitesse reliant les métropoles Lyon et Turin. Faut-il dépenser des sommes colossales pour réduire de vingt minutes le temps de déplacement? Les citoyens n'ont pas envie de cautionner la politique officielle dominée par *une autre conception du temps et de l'espace*. Encore une fois il faudrait souligner la distance entre *progrès* et *développement*, alors que la tendance générale veut annuler cette différence. Le développement n'est pas forcément un signe de progrès, à une époque qui veut limiter au maximum la convivialité des échanges malgré une sorte de névrose collective du *contact permanent* (voir l'utilisation abnorme des SMS, du téléphone portable ou des mail).

Est-il possible d'anéantir la puissance géodésique du trajet? Pouvons-nous nous retirer de la *vie dans les plis* de la terre? "L'architecture se mesurait hier à la géologie à la tectonique des reliefs naturels avec les pyramides, les tours et autres détours néo-gothiques. Elle ne se mesure qu'aux techniques de pointe dont les prouesses nous exilent toutes de l'horizon terrestre" ¹⁰.

Pour Benjamin, dans la ville de Paris au XIXe siècle le *bureau* acquiert un rôle symbolique fort: il devient le "vrai centre de gravité du domaine vital". Ce phénomène continue dans la société postmoderne où le bureau a été remplacé par l'écran d'ordinateur, où apparaît constamment le flux des images et des informations. Le bureau devient l'interface, centre nodal de la société dominée par le culte de la haute technologie, qui est présente même dans des lieux où elle n'est nullement nécessaire. En même temps, la bureau-écran, qui nous projette dans un faux jour, nouvelle "fenêtre sur le monde", nous oblige à un *confinement* car la communication télématique demande un isolement, une concentration qui nous sépare de ce qui est présent ¹¹.

On assiste à une *abolition de la présence concrète* car les télétechnologies du temps réel abolissent le temps "présent" en l'isolant de son ici et maintenant: notre horizon s'habitue de plus en plus à une *présence discrète* au détriment d'une "*présence concrète*"; le corps du citoyen devient corps "terminal" d'un "être humain" suréquipé qui risque de ne plus se sentir "centre d'énergie" puisqu'il privilégie la fonction de la machine actionnée par une commande à distance, selon la *loi du moindre effort*.

les hommes, les cultures lointaines, en réduisant à rien, ou presque, les distances, les délais..." (*Ville panique*, p. 115).

¹⁰ Virilio, *ibidem*, p. 30-31.

¹¹ Cf. Virilio, *L'espace critique*, Christian Bourgois, 1984, p. 114-115.

Ce culte techno-bureautique ne fait qu'accentuer une tendance en acte, d'un côté vers un individualisme extrême, de l'autre vers le déclin de la communauté des villes locales au profit de la virtualité discrète de la *ville mondiale*. Les notions de centre et de périphérie sont en crise car la cité est "moins topique et territoriale que télétopique et extraterritoriale"¹².

La disparition de certains *lieux symboliques de la ville* peut produire une crise du *fondement territorial* de l'état de droit. Une distance s'établit et s'accroît entre citoyens et institutions, en même temps se développe un désintérêt du citoyen pour la "chose publique". Cet écart entre communauté humaine et institutions se révèle aussi à travers les structures de la ville et son architecture.

Le dépeuplement progressif de territoires touchés par le chômage dû à la délocalisation des grandes entreprises entraîne un déclin progressif des lieux, les cités dortoirs n'ont plus lieux d'être et sont restructurées ou détruites.

Toutes ces considérations nous amènent à constater un *déclin de la souveraineté de l'Etat* qui intervient de moins en moins dans une société et un territoire marqués par *la loi du marché et de la compétitivité*. Le tissu social et territorial s'effondre, le paysage urbain se transforme suivant les différentes phases de restructuration du capitalisme. La non participation de la communauté à la vie politique de la Cité entraîne un déclin du vieux théâtre politique. Même l'idée d'Assemblée territoriale est remise en question. Qu'en est-il de l'idée de *décentralisation*? Ne s'agirait-il pas d'une centralisation accrue et possible grâce à de nouvelles architectures de systèmes?¹³

La crise de l'architecture, à partir des années 30, démontre bien le conflit entre *idéologie et programmation sociale*. L'utopie architecturale a été utilisée par le capitalisme dans ses différentes formes historiques: Simmel a su percevoir les lignes de transformation de la ville moderne de plus en plus marquée par la révolution des transports. Par ailleurs, Tafuri et Virilio ont en quelque sorte poursuivi ses réflexions dans l'analyse de la ville postmoderne à l'époque de la révolution informatique et télématique.

¹² Virilio, *Vitesse de libération*, p. 101.

¹³ Ecrit Virilio: "La décentralisation prendrait, en France notamment, un tout autre sens que celui d'une autonomie accordée aux régions, elle signifierait la fin de l'unité de lieu du vieux théâtre politique de la Cité et son remplacement prochain par une *unité de temps*, une chronopolitique de l'intensivité et de l'interactivité, technicité succédant à la longue durée de la Cité, architecture de systèmes remplaçant définitivement le système de l'architecture et de l'urbanisme contemporains" (*L'espace critique*, op. cit., p. 161).

Fin du monde, fin d'un monde

Il y a une crise des références, crise des valeurs en perpétuelle mutation: nous vivons dans un monde marqué par une rapide *production et consommation des codes*, qui sont aussi des codes de comportement, donc des systèmes de valeurs (cf. Pasolini); il est difficile de prévoir une programmation à longue échéance à cause de la rapidité de destruction et de création de nouvelles valeurs.

Pasolini, dans le projet pour son film sur Saint Paul, parle de la métropole, New York, qui représente l'ancienne Rome: Saint Paul meurt dans la métropole qui est en même temps la métaphore du désert, il subira le martyre au milieu de la "foule immense et écrasante, qui passe sans s'arrêter devant le spectacle de la mort, et continue à tourbillonner autour, par les rues énormes, indifférente, ennemie, dépourvue de sens". La métropole est associée paradoxalement à l'image du désert car "aucun désert ne sera plus désert qu'une maison, une place, une rue où on vit mille neuf cent soixante dix-ans après Jésus-Christ. C'est là qu'est la solitude. Coude à coude avec ton voisin, habillé dans les mêmes grands magasins que toi, client des mêmes boutiques, lecteurs des mêmes journaux, spectateur de la même télévision, c'est le silence" ¹⁴.

La nouvelle sensibilité dominant notre époque a donné lieu à une nouvelle conception de l'espace urbain, qui devient en quelque sorte un "hyperspace" (voir les essais de F. Jameson, *The cultural turn* et de Manfredo Tafuri, *Architecture et utopie*) où l'individu a du mal à trouver sa place et sa propre dimension. La ville contemporaine issue de la civilisation de la surproduction et de la *communication globale* produit des structures ultramodernes, des voies de communication en fonction des centres commerciaux, véritables lieux de pèlerinage des masses métropolitaines.

La ville de la mutation culturelle est une ville endémique, qui s'étend virtuellement aux régions non urbanisées, car les nouvelles formes de communication rendent présent et font désirer le décor métropolitain à l'échelle planétaire. Fredric Jameson dénonce le phénomène de la *disparition de la Nature* et de la modification du milieu rural dans son livre *The cultural turn* :

The disappearance of Nature - the commodification of the countryside and the capitalization of agriculture itself all over the world - now begins to sap its other term, the formerly urban. Where the world system today tends toward one enormous urban system - as a tendentially ever more complete modernization always promised, a promise which has however been ratified and delivered in an unexpected way by the communications revolution and its new

¹⁴ Pasolini, *Progetto per un film su San Paolo*, Torino, Einaudi, 1977, p. 12 et p. 35.

technologies: a development of which the immediately physical visions, [...] the very conception of the city itself and the classically urban loses its significance and no longer seems to offer any precisely delimited objects of study [...] The urban becomes the social in general [...] a new kind of infinity¹⁵.

Avec la dissipation des frontières de la ville, on assiste à l'apparition d'un autre type de métropole, une sorte de *Ville infinie*. Les lieux meurent comme les hommes même s'ils peuvent donner l'impression de survivre. *L'être humain* n'est plus au centre du projet de la ville postmoderne, mais c'est la *masse des citoyens-consommateurs* qui est orientée vers les rues ou les passages souterrains, la masse qui est contrôlée par la présence obsessionnelle de caméras.

La ville-symbole de la postmodernité, New York, révèle l'extrême fragilité de ses structures : frappée au cœur le 11 septembre 2001, la métropole se transforme en enfer, la technologie la plus avancée laisse la place au chaos et à l'horreur.

A propos de l'avenir des villes, citons encore une fois les mots clairvoyants de Deleuze:

"Le centre de la société de consommation est bien un centre fragile, puisque la société de l'opulence se fonde sur l'endettement des trois quart du globe. L'homme n'est plus l'homme enfermé, mais *l'homme endetté*. [...] Le contrôle n'aura pas seulement à affronter les dissipations de frontières, mais les *explosions de bidonvilles ou de ghettos* "¹⁶.

Les événements de novembre 2005 dans de nombreuses banlieues en France confirment les intuitions du philosophe.

Si nous avons perdu le monde, comme l'écrivait Deleuze en 1990, nous devons nous le réapproprier :

"croire au monde, c'est ce qui nous manque le plus; nous avons tout à fait perdu le monde, on nous en a dépossédé. Croire au monde, c'est aussi bien susciter des événements même petits qui échappent au contrôle, ou faire naître de nouveaux espace-temps, même de surface ou de volume réduits"¹⁷.

A l'encontre de la loi du moindre effort, l'être humain doit réapprendre, à l'instar de l'animal, à fabriquer son nid: *la réappropriation du monde passerait-elle par la construction d'un nid dans une île de garrigue?*

¹⁵ London-New York, Verso, 1998, p. 69.

¹⁶ Deleuze, *Pourparlers*, op. cit., p. 246.

¹⁷ Deleuze, entretien avec T. Negri, *ibidem*, p. 239, nous soulignons.

Références bibliographiques

Baudrillard, Jean, *Le pacte de lucidité ou l'intelligence du Mal*, Paris, Galilée, 2004

Deleuze Gilles, *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990.

De Luca Erri, *Pianoterra*, Macerata, Quodlibet, 1995, trad. fr. Paris, Rivages, 1996.

Jameson Fredric, *The cultural turn*, London-New York, Verso, 1998.

Pasolini Pier Paolo, *Empirismo eretico*, Milano, Garzanti, 1972.

Id., *San Paolo*, Torino, Einaudi, 1977.

Simmel Georg, *Die Grossstädte und das Geistesleben*, *Grandes villes et vie spirituelle*, Dresde, 1903, publié dans *Brücke und Tür*, Stuttgart, 1957.

Id., *Venise*, 1907, in *La parure et autres essais*, Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1998.

Tafuri Manfredo, *Projet et utopie*, Paris, Dunod, 1979.

Valéry Paul, *La conquête de l'ubiquité*, *Œuvres*, II, Paris, Gallimard, p. 1284-1287.

Virilio Paul, *L'espace critique*, Paris, Christian Bourgois, 1984.

Id., *Vitesse de libération*, Paris, Galilée, 1995.

Id., *Ville panique*, Paris, Galilée, 2004.